



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51649

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

durch den nachhaltigen Einfluß der Schule Lewis Namiers –, daß »Parlament und Öffentlichkeit [...] vermittels der Publizistik [...] in einer innigen Wechselbeziehung und Wechselwirkung« stehen. Eine Strukturanalyse darf sich daher, wie Schlenke zurecht feststellt, nicht auf den parlamentarischen Raum allein beschränken, sondern muß auch die »außerparlamentarischen Lebensbereiche« für die Analyse heranziehen.

Als Ergebnis seiner langjährigen Beschäftigung mit Bismarck widmet Lothar GALL seinen Vortrag dem Thema »Bismarck und England«. Gall räumt sehr nachdrücklich mit von der jüngeren Forschung »konstruierten Zusammenhängen« zum Verhältnis Bismarcks mit England auf. Den immer wieder betonten Zusammenhang zwischen Anglophobie und deutscher Innenpolitik verweist er in das Reich der Märchen. Die Ausbildung des »Anglo-German Antagonism« sei, trotz mancher Ansätze bereits früher, im wesentlichen ein Produkt der Nachbismarckzeit.

In seinem Beitrag über die anhaltende Forschungskontroverse zur Frage der Kriegsschuld 1914 vermag der Londoner Historiker James JOLL neue Akzente zu setzen. So verweist er beispielsweise darauf, daß es zur Geschichte des Kaiserreiches, zu seiner Wirtschaft und zu seiner Gesellschaft umfangreiche Monographien gibt. Diese fehlen aber für Großbritannien und Frankreich nahezu vollständig. Hieraus folgert Joll: »If we accept the *Primat der Innenpolitik* in the German decision to go to war in 1914, must we also accept it for Britain or France or Russia or was the situation in those countries such that foreign policy was still conducted in foreign political terms and the *Primat der Außenpolitik* still prevailed?« Detailstudien sind also nötig, die in der Lage wären, »to establish the particular chain of responsibilities, the particular influences from whatever source they may come«. Wichtig sei es, in der Analyse den »precise point of contact at which such influences – ideological, economic, social, institutional, psychological – are brought to bear« herauszuarbeiten. Daran schließt Joll die Feststellung: »And any one single explanation of these complexities is bound to be misleading.«

Die in diesem Sammelband vorgelegte breite Palette der Beziehungen beider Länder verdient größte Beachtung. Mögen die Anregungen dieses Bandes der deutschen Englandforschung und der englischen Deutschlandforschung neue Impulse geben.

Wolf D. GRUNER, Hamburg

Barbro EBERAN, Luther? Friedrich »der Große«? Wagner? Nietzsche? ...? ...? Wer war an Hitler schuld? Die Debatte um die Schuldfrage 1945–1949, München (Minerva) 1983, 281 p.

Sous un titre accrocheur, et qui causera bien de l'embarras aux bibliothécaires et bibliographes, Madame B. Eberan, qui est suédoise d'origine et vit en Allemagne, réussit la gageure de synthétiser en deux cents pages l'énorme et complexe débat de l'après-guerre sur la culpabilité. Il est vrai qu'elle laisse de côté les livres au sens strict, dont elle fournit seulement une liste de 113 numéros, et se concentre sur les périodiques. Mais c'est déjà là un corpus considérable: 5 revues d'exilés, 17 journaux ou revues directement publiés en Allemagne par les Alliés, 50 revues proprement allemandes; elle assure, et on l'en croit volontiers, avoir travaillé sur vingt mille pages de textes significatifs.

Sur le classement et la présentation de cette floraison littéraire et politique elle fournit, dans une longue partie introductive et dans les annexes, toutes les précisions désirables. Déjà nous percevons, outre la vive curiosité intellectuelle qui animait le public en ces temps de misère, l'influence de chaque puissance occupante et par conséquent la diversité de cette culture allemande en renaissance: critique sans complexes du passé, à partir de présupposés différents, chez les Soviétiques, les Anglais, et les rédacteurs de leurs deux zones; malentendu entre les

Américains et leurs protégés récalcitrants; élitisme et raffinement cultivé qui auraient (point de vue assez discutable) rapproché les autorités françaises et leurs partenaires du Sud-Ouest.

Pour interpréter cette foisonnante production, B. E. propose une double grille, idéologique et thématique. Le classement des articles en six écoles pourra, comme tout classement, être critiqué. En particulier il faut dire que les étiquettes ne sont pas toujours bien choisies: »Christianisme dogmatique«, »Psychanalyse«, »Existentialisme«, »Marxisme – Socialisme – Communisme«, c'est assez clair; mais les termes »Weimardeutsch« et »Potsdamdeutsch« ne sont pas seulement intraduisibles en français, ils résument bien mal, l'un le retour à l'idéalisme goethéen (qui n'est pas très *deutsch*), l'autre le retour à l'idéalisme prussien (qui n'est pas très *Potsdam*). Mais peu importe: la suite démontre que ces six catégories sont opératoires. Quant au classement des thèmes qui font l'objet de la discussion, il n'y a rien à lui objecter, puisqu'il fait une juste place à l'immuable (y a-t-il un caractère allemand?), au diachronique (questions d'histoire, des Germains au Nazisme), et à l'éthique (culpabilité collective ou individuelle?).

Voici donc six écoles, qui prennent part à trois débats, dont le deuxième est lui-même fort subdivisé. Si le livre échappe à l'émiettement, c'est grâce à quelques lignes directrices qui, loin d'être plaquées sur le matériau brut, s'en dégagent progressivement, au fur et à mesure de son élaboration. La plus fréquente et la plus frappante est une fracture géographique et psychologique, celle du *limes* romain, qui opposerait deux Allemagnes, non seulement dans l'espace stratégique, mais dans leurs visées culturelles, et même au cœur de chaque individu. Le lecteur français aura tendance à se méfier de ce prétendu dualisme de la germanité qui lui a déjà été proposé par E. Vermeil, qu'on serait bien empêché de transcrire sur une carte puisqu'il oppose tantôt le Nord au Sud et tantôt l'Ouest à l'Est, et qui ne paraît pas plus convaincant quand il est enveloppé dans un vocabulaire psychiatrique. Certes, beaucoup de ces essayistes de l'après-guerre ont voulu y recourir; et il est important de constater que les Allemands, même s'ils ne sont pas réellement d'éternels »schizophrènes« (p. 83), ont cru à cette époque qu'ils l'étaient. Mais la gêne du lecteur provient surtout de ce qu'il ne peut pas deviner si B. E. elle-même partage ou non ce diagnostic: quand elle évoque, à propos des rapports entre protestantisme et sentiment de culpabilité, les »affinités orientales de l'Eglise luthérienne«, elle est bien près des simplismes qu'elle critique par ailleurs dans certaines de ses sources.

Reste que l'historiographie, la mythographie pourrait-on dire, de l'»éternel Allemand«, a rarement été décrite avec tant de précision; de même, la remise en cause salutaire et irrespectueuse de presque tous les tabous du passé fournit un chapitre remarquable. B. E. explique fort bien pourquoi le personnage de Hitler est le seul qui ait échappé à cette entreprise de rationalisation: c'est que les Alliés et les exilés avaient voulu se persuader, puis persuader les Allemands, que le *Führer* était indissociable de son peuple; celui-ci, et les intellectuels pas davantage que leurs lecteurs, ne pouvait donc liquider ses comptes avec son ancien Chef qu'en voyant clair en lui-même, ce qui ne pouvait se faire en quatre ans. Il en est donc resté à »une image double: d'un côté un mini-Hitler, le caporal bohémien, psychopathe vaniteux et ridicule; et de l'autre le super-Hitler ... magicien irrésistible, force du destin« (p. 156).

Au terme de cette introspection, les Allemands pouvaient donc difficilement retrouver une identité collective. Du moins leurs auto-portraits s'ordonnent-ils en une série continue, du plus sévère (»le caractère national allemand est fondamentalement mauvais«) au plus indulgent (»le fascisme n'a rien à voir avec un caractère national«), avec six nuances intermédiaires: l'Allemand autoritaire, matérialiste, faible, déculturé, déraciné, victime d'autrui. Démontrant une dernière fois son ingéniosité, B. E. rattache chacune de ces images, sauf les deux extrêmes, à l'une des trois générations qui avaient vécu le nazisme: celle qui en 1945 comptait plus de cinquante ans, celle des trente-cinq à cinquante ans, celle enfin des dix-huit à trente-cinq. Les deux premières présentaient au moins comme caractéristique commune de se poser des questions, fût-ce en y apportant des réponses divergentes; la troisième s'y refusait, ou bien, dans les plus jeunes tranches d'âge, ne s'y sentait pas impliquée. Ainsi s'entrecroisaient dans le processus de

formation de la mémoire collective, aux contrastes idéologiques, régionaux ou sociaux, celui, plus radical peut-être, qui opposait parents et enfants.

L'histoire du national-socialisme réel, dans ses institutions, ses fonctions et ses actes, est aujourd'hui bien connue, même s'il reste des domaines à explorer. Celle du national-socialisme vécu, c'est-à-dire tel que perçu par ses contemporains et mémorisé par les survivants et leur postérité, commence à s'écrire. Le livre de Madame Eberan y apporte une contribution très intéressante.

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg

Josef BECKER (Hg.), 1933 – Fünfzig Jahre danach. Die nationalsozialistische Machtergreifung in historischer Perspektive, München (Verlag Ernst Vögel) 1983, 220 p. (Schriften der Philosophischen Fakultät der Universität Augsburg, 27).

Un recul de cinquante ans permet-il de juger »objectivement« les événements, les acteurs individuels et collectifs de 1933, comme le grand public aurait tendance à le croire? Assurément oui, si le travail d'objectivation consiste à explorer de nouvelles sources, et à compléter la narration des faits par les diverses interprétations qui en ont été proposées ensuite et qui constituent la »perspective historique«. Assurément non, si l'objectivité est entendue comme le refus de toute émotion; tant que l'historien saura que parmi ses auditeurs ou ses lecteurs figurent à la fois des victimes et des responsables de l'époque qu'il traite, sa plume ne pourra demeurer indifférente.

Le recueil dirigé par J. Becker, issu d'un cycle de conférences prononcées à l'Université d'Augsbourg, obéit bien à cette double exigence. Les auteurs appartiennent à des disciplines variées: histoire bien sûr, mais aussi droit, sociologie, théologie, pédagogie, politologie; et l'on constate que ces sciences humaines, naguère fixées sur l'actualité et délibérément a-historiques, utilisent aujourd'hui avec bonheur la profondeur de champ et l'historiographie (c'est-à-dire l'histoire de l'histoire). En même temps s'affirme une évidente unité de ton, à égale distance du réquisitoire journalistique et de la minutie érudite, une commune et sévère lucidité à l'égard des groupes sociaux successivement passés en revue: militaires, grands patrons, ouvriers et employés, intellectuels, ecclésiastiques, Allemands de l'étranger, notabilités locales. S'il fallait privilégier, entre toutes ces utiles synthèses, celle qui résume le mieux des débats immenses et souvent confus, je mettrais en évidence celle que W. L. BERNECKER consacre aux rapports entre nazisme et grand capital.

Mais les auteurs vont parfois plus loin. Armés des instruments propres à leurs disciplines, ils émettent des hypothèses et des suggestions de recherches dont les historiens de métier feraient bien de s'inspirer: sur la technocratie militaire (H.-O. MÜHLEISEN); sur l'application du questionnaire d'Erich Fromm au comportement électoral des milieux populaires (P. ATTESLANDER); sur la sociologie du corps judiciaire de Weimar (H. RÜPING); sur les tensions interconfessionnelles (H. IMMENKÖTTER). Particulièrement neuve, et à certains égards provocante, est la tentative de J. HAMPEL pour innocenter les Allemands des Sudètes et même leur chef Konrad Henlein de toute complicité avec l'expansionnisme nazi jusqu'à 1937; sans doute faudrait-il l'argumenter plus en détail.

Signalons pour terminer l'intérêt de l'étude purement locale due à K. FILSER. Il semble que la population d'Augsbourg, quand on l'interroge de nos jours sur les événements de 1933, se tire d'embarras par un slogan bien confortable: »ici, ça ne s'est pas si mal passé«. Or l'article démontre que le changement de régime s'est accompagné d'arrestations aussi nombreuses qu'ailleurs. Bel exemple du fonctionnement pervers de la mémoire collective, et de la vocation permanente de l'historien à la démythification.

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg